

JESUS ÉTENDIT LA MAIN ET LE SAISIT

L'espace de la gratuité : prière et fraternité

Le temps de l'Avent nous réapprend à désirer le Christ, à demander, à crier pour qu'il vienne nous sauver. S'il y a une chose qui, plus le temps passe et plus elle devient claire pour moi, évidente pour nous, et devient même spontanée, instinctive, mais d'une instinctivité qui exprime notre liberté éduquée par l'expérience, comme les gestes de défense face à un danger soudain ou l'habileté de la main du violoniste même quand il doit improviser, cette chose est la demande, la réaction à la vie avec une demande de salut adressée à Jésus.

C'est un art, celui de prier en demandant, que toute la vie contribue à exercer, dans lequel c'est la vie qui nous rend virtuoses. Il y a une semaine, nous avons rencontré le Pape François à la fin de l'assemblée des supérieurs généraux. A une question sur les situations d'urgence dans lesquelles se trouvent tant de religieux dans le monde, situations de misère, de guerre, de maladie, etc., le Pape a répondu tout d'abord en nous appelant à faire place à la gratuité, même face aux urgences les plus dramatiques. Et il a dit que faire place à la gratuité signifie deux choses : *beaucoup de prière et partage fraternel*. Car le danger que nous courons tous face aux urgences de la vie et de l'histoire est de tomber dans la soif d'efficacité, de penser que ce que nous devons faire ou être est la solution, le salut dont nous avons besoin, dont le monde entier a besoin. C'est pourquoi le Pape nous a appelés à insister sur la prière, à perdre du temps avec Dieu, et à soutenir les personnes et les situations avant tout par la prière. Selon lui, c'est la clé de la survie et de la santé des communautés et de l'avenir.

C'est un rappel qui m'a fait et me fait encore du bien dans le moment que je vis, face aux nombreuses urgences au milieu desquelles je me trouve. Parce que la tentation de l'efficacité est l'illusion de pouvoir résoudre les urgences en contournant la prière, en contournant la demande, en contournant Dieu qui nous sauve. La tentation de croire que si je fais tout seul, sans perdre de temps avec Dieu, je fais plus vite et me débarrasse plus vite des urgences. Même dans mon travail, et dans l'organisation de ma vie, je vois que j'ai cette tendance : penser que je fais plus vite si je le fais seul. Pour les choses pratiques, c'est souvent vrai. Mais je me rends compte que c'est comme si je sautais ce que le Pape appelle « l'espace de la gratuité », l'espace de la prière et du partage fraternel. C'est-à-dire qu'on se retrouve à vivre et à agir sans Dieu et sans ses frères et sœurs, de sorte qu'à la fin de la journée, on se rend compte que même quand on a fait des choses, quand on a résolu des problèmes ou désamorcé des urgences, on se retrouve comme dans un vide, dans une solitude vide, comme s'il manquait l'air, et donc le souffle qui correspond à la vie, à ce pour quoi ma vie est faite.

Cet air qui souffle dans l'espace de la gratuité est la communion, c'est-à-dire la charité de Dieu qui passe par nos poumons, nos vies, nos relations, nos actions, nos paroles. La charité de Dieu qui remplit de communion même la solitude, le désert, la mort.

Pourquoi Pierre n'a-t-il pas nagé ?

Récemment, alors que je parlais de synodalité au cours d'une session destinée à des agents pastoraux diocésains, j'ai été frappé par un détail de l'épisode de la marche sur l'eau de saint Pierre, en Matthieu 14,24-33, auquel je n'avais jamais prêté attention.

« Jésus leur parla : “Confiance ! c’est moi ; n’ayez plus peur !” Pierre prit alors la parole : “Seigneur, si c’est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux.” Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : “Seigneur, sauve-moi !” Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : “Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?” Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : “Vraiment, tu es le Fils de Dieu !” » (Mt 14,28-33).

Ce qui m'a frappé pour la première fois dans cet épisode, c'est la réaction de Pierre au naufrage. Ce n'est que par la puissance du Christ que Pierre a pu marcher sur l'eau. C'est pourquoi, doutant de Lui, il s'est enfoncé dans le lac. Mais ce à quoi je n'avais jamais pensé, c'est que Pierre savait nager. Certes, la mer était agitée, mais il est étrange que le réflexe de Pierre, alors qu'il était sur le point de couler, n'ait pas été d'essayer au moins de nager.

Comprenez : il n'a pas réagi instinctivement, car pour un pêcheur expérimenté, la réaction instinctive aurait été de commencer à nager, pour au moins se maintenir à flot. Que signifie le fait que Pierre, malgré le peu de foi que le Christ lui reproche, ait une réaction presque instinctive pour se tourner vers Jésus, pour implorer son salut ?

Cela signifie que Pierre, dès le premier jour où il a rencontré Jésus et a tout quitté pour le suivre, dès sa « première Galilée de la rencontre », dirait le Pape, est entré, pour ainsi dire, dans une autre dimension de la vie. Il a continué à utiliser toutes ses qualités et capacités naturelles, culturelles ou professionnelles, il a continué à réagir, pour le meilleur ou pour le pire, avec son tempérament, mais le centre d'intérêt de sa vie avait changé. Il avait reconnu et intégré que le centre de sa vie était Celui qui « est le centre du cosmos et de l'histoire » (*Redemptor Hominis*, 1). Il ne pouvait plus compter sur aucun autre centre, sur aucune autre cohérence dans sa vie. Il ne pouvait pas vivre comme si le mystère de cet homme, si extraordinaire qu'il pouvait marcher sur l'eau et calmer la mer agitée, n'était pas entré dans sa vie, exigeant tout son cœur, toute sa confiance.

Bien sûr, souvent Pierre et les autres, comme nous tous, sont revenus aux instincts habituels, aux réactions, aux sentiments, aux idées, typiques de ceux qui n'avaient pas rencontré Jésus, qui ne l'avaient pas écouté, qui ne l'avaient pas vu faire des miracles, et surtout de ceux qui n'avaient pas fait l'expérience de son amour, de son regard aimant sur tous. Que tant de païens ou de pécheurs, qu'un centurion romain ou une femme cananéenne, puissent exprimer une confiance plus grande et plus immédiate en Jésus qu'eux-mêmes était absurde, surtout pour eux.

La conversion de la foi, ou à la foi, est la conversion qui, en prenant conscience des reniements du Christ que nous consommons à longueur de journée, revient à Lui en

demandant qu'Il reprenne pour nous, dans notre cœur, dans toute notre vie, la place de Seigneur et de Sauveur qui nous a attirés, que nous avons reconnue, mais sur laquelle nous oublions de régler notre vie, de construire notre existence, de poursuivre notre chemin. La meilleure façon de le faire est de crier comme Pierre : « Seigneur, sauve-moi ! » (Mt 14,30), ce qui signifie : « Oh Christ, je sais que tu es mon Seigneur et mon Sauveur ! Reprends ma vie et conduis-moi sur le chemin de ta vie ! » Je suis sûr qu'après le reniement et le chant du coq, au milieu des sanglots amers, c'est ce cri : « Seigneur, sauve-moi ! » que Pierre a répété encore et encore et du fond du cœur.

Que, cependant, une réaction de remise totale au Christ peut être déclenchée en nous, peut-être au milieu d'une tempête où nous nous sentons soudain sombrer dans l'abîme, comme une maladie, une crise ou un échec familial ou professionnel, un glissement dans le péché, une réaction moche de notre caractère, une hostilité injustement subie, etc., qu'au milieu de tout cela, il soit possible d'avoir une réaction qui se confie au Christ, comme beaucoup d'entre nous le témoignent, émerveillés et étonnés, c'est certainement une grâce, une grâce plus grande que celles que nous obtenons par notre foi, plus grande que si nous étions capables de laisser se produire un miracle.

La plus belle expérience

Imaginez comment Pierre a dû repenser à cet épisode. Peut-être s'est-il lui aussi demandé : « Mais comment se fait-il que je n'ai pas pensé un seul instant que je savais nager ? » Et pourtant, il a dû se sentir heureux de ne pas avoir réagi instinctivement, de s'être écrié « Seigneur, sauve-moi ! », car cela lui a permis de vivre la plus belle chose que nous puissions vivre avec le Christ, celle qui nous remplit d'émotion, qui nous fait regarder la vie, même nos misères, avec une tendresse qui serait impossible autrement. Cette chose la plus belle de toutes, plus belle encore que d'avoir une foi très solide et courageuse, qui déplace les montagnes, plus belle que de rester calme au milieu des tempêtes de la vie, plus belle que tous les miracles, plus belle que de marcher sur l'eau, la plus belle chose de la vie, qu'est-ce que c'est ? *C'est que Jésus nous prenne par la main.*

« Voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : "Seigneur, sauve-moi !" Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : "Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?" » (Mt 14, 30-31).

On pourrait dire : béni soit le peu de foi, béni soit le moment de doute et de peur, béni soit la mer agitée et le vent, si tout cela nous amène à crier à Jésus de nous sauver, et surtout si cela permet à Jésus de nous tendre la main et de nous saisir ! Qu'importe la réprimande – qui est d'ailleurs pleine de tendresse, comme celle d'un père à son enfant – si Jésus la fait en tenant Pierre par la main, en le saisissant, encore au milieu de la mer déchaînée. Pierre se serait arrêté là pour le reste de sa vie tant cette expérience l'a saisi non seulement par la main mais tout entier, toute son humanité, toute sa vie, tout son besoin de salut.

La grâce d'une foi de petit

En méditant cela, j'ai repensé à tous les efforts que je fais pour vivre avec foi ma vie, mes propres problèmes et à ceux des autres, les situations difficiles, peut-être angoissantes. Je me rends compte que, finalement, j'essaie toujours d'avoir une foi qui domine la mer et la tempête, qui domine tout. Ici, Jésus reproche à Pierre d'avoir peu de foi, littéralement d'être un homme « de petite de foi - ὀλιγόπιστε ». Ne peut-on pas aussi le comprendre positivement comme un appel à avoir une foi de petits, une foi qui, au sein même de ce que nous ne pourrons jamais maîtriser, à commencer par nous-mêmes, nos sentiments, notre orgueil, notre mesquinerie, au milieu de tout cela, cette foi de petits crie vers Jésus et se laisse saisir par Lui ? Un enfant en danger fait comme Pierre : il crie et se laisse saisir. La foi qui nous est demandée n'est pas de savoir tout dominer, mais de nous laisser saisir et sauver par le Christ en tout. Après c'est Lui qui domine tout, qui calme la mer, qui nous fait parvenir au rivage, etc. Mais l'expérience de tout cela passe comme par le chas de l'aiguille de notre petite foi qui se laisse saisir par Jésus au bord de l'abîme.

Et je répète que cette expérience serait suffisante, pour ceux qui la font, car lorsque le Seigneur et Sauveur nous tient la main, nous regarde, nous parle : quelle expérience plus grande et plus directe du Salut divin voulons-nous faire?!

Il est donc important que nous comprenions comment consentir à cette expérience, car si nous y réfléchissons, elle est au cœur de toutes les expériences de rencontre extraordinaire avec le Christ que l'Évangile illustre. Même tout ce que nous avons médité sur Marthe dans les Exercices : au fond, pour elle, tout s'est concentré dans l'expérience où, alors qu'elle s'enfonçait dans les nombreuses choses à faire et dans la colère amère envers sa sœur et le monde entier, après avoir crié elle aussi, à sa manière, « Seigneur, sauve-moi ! », elle a senti Jésus la prendre par la main, avec une extrême tendresse, pour être accompagnée par l'amitié avec Lui, en s'accrochant à Lui, vers la paix de la meilleure part de la vie, qui est d'être avec le Christ. En somme, Jésus l'a prise par la main pour la conduire dans une expérience qui avait déjà commencé, précisément parce que Jésus la tenait déjà par la main, lui offrait déjà l'expérience de ce que signifie être toujours unie à Lui.

La même chose pour Zachée, pour la Samaritaine, pour Nicodème, pour tout le monde. La même chose pour nous. Ce qui est tout à fait conforme à notre cœur, ce n'est pas que nous obtenions tout ce dont nous ressentons le besoin, mais que, faisant l'expérience de la façon dont Jésus est avec nous dans notre besoin, dont Jésus nous prend par la main, nous nous rendions compte que c'est seulement de Lui que nous avons besoin. Et ainsi, bénie soit la situation de besoin qui nous permet de le découvrir !

Vivre attaché au Sauveur

Mais si c'est si simple, si familier, si correspondant à notre cœur, pourquoi nous n'y consentons pas toujours, dans chaque circonstance et rencontre de la vie ? Avons-nous toujours besoin d'une mer agitée pour nous laisser saisir par la main de Jésus et nous accrocher à Lui ?

Pourquoi la foi que Jésus nous reproche de ne pas avoir alors que nous nous noyons au milieu des vagues ne devient-elle pas une expérience quotidienne ?

Peut-être pour une raison très simple : parce que nous ne vivons pas le quotidien avec notre cœur. C'est-à-dire que ce n'est pas notre cœur, assoiffé de plénitude et du Dieu qui seul lui correspond, qui est le vrai sujet de notre vie. Si c'était le cas, même en ramant dans la barque pour aller pêcher quotidiennement sur un lac aussi calme que l'huile, cela aussi serait plein de la demande, plein du cri : « Seigneur, sauve-moi ! ». Et même en cela, dans notre vie quotidienne, Jésus nous saisirait de sa main tendue pour faire correspondre le drame du cœur avec sa tendre compagnie.

Vivre avec un cœur toujours inquiet, ce n'est pas être des aventuriers romantiques qui peuvent se permettre le luxe de s'agiter pour je ne sais quels idéaux et causes, mais vivre avec un cœur conscient de lui-même, du besoin de salut enfermé dans chaque expérience de la vie, d'autant plus si elle est banale et quotidienne. Un cœur inquiet est un cœur qui est conscient de lui-même, de sa nature, de la façon dont il est fait. Pour un cœur conscient, même la vie quotidienne où tout va bien reste une mer houleuse que seul le Christ peut calmer, que seul le Christ peut rendre amie de notre vie, un espace où contempler la beauté de la création et sur lequel travailler avec des amis, gagner son pain, construire le bien et l'avenir de sa famille.

Par conséquent, chacun d'entre nous, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, doit se demander si et comment il a fait l'expérience d'être pris par la main par Jésus en réponse à son besoin de Salut. C'est cela la « Galilée » de chacun d'entre nous, qu'il faut toujours retrouver dans la fascination qui nous a gagnés un jour, qui nous a gagnés à d'autres moments cruciaux de la vie, mais qui est trop grande, trop belle pour se limiter à des moments d'urgence ou de catastrophe. Mon cœur a besoin d'une Galilée quotidienne, d'une Nazareth quotidienne. Il a besoin de vivre main dans la main avec le Nazaréen qui nous aide à vivre, qui sauve la vie, chaque instant, chaque rencontre et relation, qui nous remet sur pied chaque fois que nous trébuchons, par faiblesse ou par le croche-pied que nous font les autres.

Il ne s'agit pas de vivre de miracles, de renoncer à ce que nous pouvons faire. Saint Pierre, s'il ne pensait pas pouvoir nager ce jour-là, et s'il a été relevé par la main de Jésus, n'a pas renoncé à savoir nager, ni à toutes ses compétences humaines et professionnelles. Il ne s'agit pas de crier « Seigneur, sauve-moi ! » au lieu d'aller chez le médecin si je suis malade, ou de prendre des médicaments ; il ne s'agit pas non plus de démissionner de son rôle éducatif vis-à-vis de ses enfants en pensant que Jésus va les prendre par la main et les faire grandir. La foi n'est pas une alternative à la responsabilité que nous avons envers la vie. La foi assume toute la responsabilité en tenant la main du Christ, de sorte que l'expérience de sa tendre compagnie qui remplit et satisfait le cœur entre dans tous les plis de la vie, nous donnant de les vivre au centuple. C'est comme une terre desséchée qui est irriguée, et alors toutes les graines, qui contiennent déjà en elles-mêmes tous les fruits que l'arbre produira, grâce à cette eau vive s'ouvrent, germent, prennent racine et la plante commence à croître.

La communauté, main du Christ

Comment cela se produit-il ? Je reviens à ce que le Pape a dit samedi dernier aux supérieurs généraux : cette expérience se produit, y elle se reproduit, dans l'espace de la gratuité de la demande et du partage fraternel. Ce qui doit se produire à nouveau, c'est le cri de Pierre : « Seigneur, sauve-moi ! », et que nous nous laissions saisir par le contact immédiat de la présence incarnée du Christ, par sa main, c'est-à-dire l'Église, la communauté, les personnes dont la communion transmet à chacun de nous et entre nous la tendresse du Christ qui accompagne la vie. L'Église est là, la communauté est là, pour permettre à tout homme, dans quelque situation et circonstance que ce soit, de marcher, de vivre main dans la main avec le Christ, soutenu et sauvé par le Christ qui nous saisit, par le Christ auquel nous appartenons, comme l'enfant à la mère, comme l'ami à l'ami.

Une communauté est mûre, est vraie, est chrétienne, si elle nous aide en cela, en créant pour nous et avec nous l'espace de la gratuité, qui est un espace de demande de Salut et d'appartenance au Seigneur et Sauveur de la vie. En fait, chaque fois que nous rencontrons l'Église, chaque fois que nous nous rencontrons en tant qu'Église, nous constatons toujours que nous sommes aidés et repris, corrigés et soutenus dans notre prière et dans notre marche avec le Christ, attachés à Lui, dans la vie. Et le Salut nous surprend comme un centuple d'humanité, du goût pour la vie, des relations, même en vivant les épreuves, les maladies, les problèmes des enfants, ou nos propres chutes.

Si nous devons être reconnaissants envers le charisme qui nous a impliqués, et si nous devons être reconnaissants envers ceux qui l'ont accueilli et transmis en premier, nous nous rendons toujours compte que le cœur de chaque charisme est exactement comme cette expérience de Pierre dans la mer : pouvoir crier la demande essentielle du cœur et faire l'expérience d'être pris, saisi par le Christ comme le Salut de la vie.

Par conséquent, vouloir que cette expérience devienne constante, la vie de la vie, ne serait pas vrai sans revenir au lieu et à la compagnie qui nous l'ont transmise au commencement. Ne pas y retourner serait ne pas s'être rendu compte que nous avons rencontré le Christ. Comme si Pierre ne se souvenait plus que c'était Jésus, et non ses talents de nageur ou la barque, qui l'a sauvé de la mer déchaînée ce jour-là. Pour cette raison, nous ne retournons pas à la Galilée de la première rencontre pour retrouver des sentiments ou des formes qui nous ont frappés, peut-être dans notre adolescence, mais pour retrouver le Christ qui nous prend par la main maintenant, qui nous sauve maintenant, qui nous accompagne maintenant, vraiment Lui-même.

« Qu'ils aillent en Galilée : c'est là qu'ils me verront »

Le Ressuscité a renvoyé les disciples en Galilée non pas pour retrouver les belles collines vertes et le lac bleu, mais pour redécouvrir leur relation avec Lui, vivant et présent. « Ne craignez pas ; allez annoncer à mes frères qu'ils doivent aller en Galilée : c'est là qu'ils me verront. » (Mt 28, 10).

Lorsque nous revenons aux moments de communion avec Dieu et avec les autres en ne recherchant que les collines vertes et le lac bleu, nous devenons critiques et mécontents, car la Galilée n'a pas toujours été verte et bleue non plus. Mais Jésus ne nous envoie pas en Galilée pour faire du tourisme, mais pour Le rencontrer. Il ne nous demande pas d'appartenir à l'Église ou à une communauté pour des raisons esthétiques, sentimentales, mais pour faire l'expérience de son Salut, pour nous laisser saisir encore et encore par sa main. La beauté de la Galilée, de l'Église, de notre communauté, c'est la tendresse toute-puissante du Christ. Nous devrions aller avec ce désir à chacune de nos rencontres, de quelque nature qu'elles soient, liturgiques ou de partage, pour collaborer à des œuvres ou partager des services. Même une rencontre pour boire un café, nous devons la vivre avec le désir et la volonté de rencontrer le Christ, de nous laisser sauver par le Christ, de nous laisser sauver par le Christ non seulement de la mer agitée, mais aussi et surtout de la mer plate et stagnante d'une vie sans tension, d'une vie qui ne demande pas le Salut, qui s'est éloignée de la première Galilée et qui pense ne jamais pouvoir la retrouver.

La mission

Vivre cela, renouveler cette expérience, fidèles à l'espace de gratuité de la demande et du partage fraternel, de la communion, est la condition et la substance de la mission. On ne peut pas transmettre l'annonce du Salut en Christ sans transmettre cette expérience.

Imaginons comment Pierre a vécu sa mission, à Jérusalem, à Antioche, à Rome. Comme lorsqu'il s'est retrouvé avec Jean face au paralytique :

« Alors Pierre, ainsi que Jean, fixa les yeux sur lui, et il dit : "Regarde-nous !" L'homme les observait, s'attendant à recevoir quelque chose de leur part. Pierre déclara : "De l'argent et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche." Alors, le prenant par la main droite, il le releva et, à l'instant même, ses pieds et ses chevilles s'affermirent. D'un bond, il fut debout et il marchait. Entrant avec eux dans le Temple, il marchait, bondissait, et louait Dieu. »
(Actes 3,4-8)

Pierre a regardé l'homme, lui a annoncé le Christ dans sa pauvreté et son impuissance, puis il l'a pris par la main et l'a soulevé. En bref, il lui a transmis toute l'expérience qu'il avait vécue ce jour-là, lorsque Jésus l'a sorti de l'eau. Il a tendu au paralytique la main du Christ qui l'a sauvé, à laquelle il restait lui-même accroché, et dans ce regard, ce geste, cette tendresse, il a transmis le Christ lui-même au paralytique. Il n'y a pas d'effort dans la mission de Pierre. En fait, il savait souvent s'assoupir calmement. Il ne perdait pas le sommeil à s'inquiéter de la mission. Pourquoi ? Parce que celui qui sauve est le Christ, le Salut est le sien, c'est Lui. Pierre n'a qu'à se laisser sauver par Lui et à transmettre à tous le témoignage que le Christ te sauve vraiment, et qu'il existe un lieu de pauvres sauvés qui transmettent cette expérience que Jésus est présent et est à l'œuvre.

C'est pourquoi, même parmi nous, il ne doit pas y avoir d'agitation sur ce que nous devons faire pour transmettre le Salut du Christ. Nous devons seulement l'accueillir,

l'expérimenter, et transmettre à tous ceux que nous rencontrons dans la vie l'étonnement, la gratitude, d'être ainsi sauvés, avec une telle compassion pour notre misère, avec une telle tendresse pour notre fragilité.

Lorsque nous faisons cette expérience, nous ne sommes plus surpris d'être des instruments de Salut pour les autres. Non pas parce que c'est nous qui les sauvons, mais parce que nous nous rendons compte qu'en vivant accrochés au Christ, non pas par mérite mais par nécessité, par conscience de notre misère, lorsque nous donnons notre main aux autres, ce n'est plus notre main, mais la main du Christ qui les soutient, qui les console, qui les guérit, qui les sauve.

Par où commencer ?

Par où recommencer ? Je me répète, mais il me semble de redécouvrir à chaque fois tout cela comme quelque chose de nouveau, avant tout pour moi. Dans l'épisode de Pierre marchant sur l'eau, le point crucial pour sa liberté a été de s'écrier « Seigneur, sauve-moi ! ». C'est là que le Salut a pu entrer dans sa vie. C'est également vrai pour nous. Mais peut-être y a-t-il pour nous un cri encore plus fondamental, plus conforme au peu d'évidence avec laquelle nous voyons la présence du Christ. Un cri que l'Église ne se lasse pas de nous enseigner encore et encore, tout comme une mère ne se lasse pas d'apprendre à son enfant à l'appeler s'il a besoin d'elle. C'est le cri : « Viens, Seigneur Jésus ! ». Ou le cri similaire : « Viens, Esprit Saint ! », ou le cri par lequel commencent les heures de l'Office : "Dieu, viens à mon aide ! ».

Ce cri invoque une présence. Il invoque le Salut comme une présence. Il ne demande pas d'abord ceci ou cela. Il ne définit pas ce dont nous avons besoin, le miracle dont nous avons besoin. Ce cri demande le Christ, Seigneur et Sauveur. C'est un cri de foi, de confiance. C'est comme dire : « Seigneur, si tu viens, si tu es présent, si tu me prends par la main, cela me suffit ! C'est de toi dont j'ai besoin. Si en plus tu fais le miracle, tu m'accordes cette grâce, tu me libères de cette épreuve ou de ce danger, je t'en remercie. Mais je ne veux rien sans toi, et je peux renoncer à tout, je peux continuer à traverser cette épreuve, si tu es avec moi, si tu me prends par la main et tu marches avec moi, avec nous ! »

Combien de témoignages de cela nous entourent ! On peut demander toutes les grâces possibles, mais aucune ne sera jamais plus grande que le Christ lui-même, sa présence qui nous reconforte, qui comble notre solitude et notre impuissance face à la vie.

« Viens, Seigneur Jésus ! »

Demander le Christ, c'est demander tout. C'est la prière qui nous libère de toute prétention sur notre besoin, sur ce dont nous aurions besoin. Demander le Christ rend notre demande libre, et cela libère l'infinie gratuité de Dieu à notre égard.

Mais demander le Christ est aussi la demande qui nous remplit d'espérance, même de tout recevoir, car si le Père « n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas nous donner tout ? » (Rm 8,32)